Document generated on 08/13/2025 6:26 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les voix nécessaires

France Théoret, *Une mouche au fond de l'oeil*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p.

Germaine Beaulieu, *Entre deux gorgées de mer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 104 p.

Marie-Andrée Michaud, *L'amour dans l'ombre*, Ottawa, le Nordir, 1998, 64 p.

Jocelyne Felx

Number 94, Summer 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37620ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Felx, J. (1999). Review of [Les voix nécessaires / France Théoret, *Une mouche au fond de l'oeil*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p. / Germaine Beaulieu, *Entre deux gorgées de mer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 104 p. / Marie-Andrée Michaud, *L'amour dans l'ombre*, Ottawa, le Nordir, 1998, 64 p.] *Lettres québécoises*, (94), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

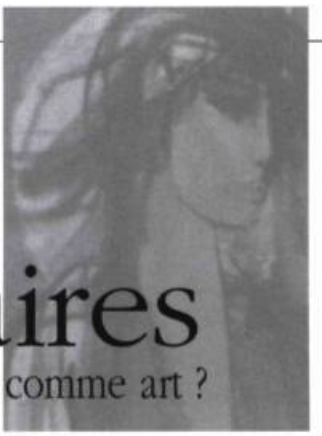
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

France Théoret, *Une mouche au fond de l'œil*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p., 12,95 $.
Germaine Beaulieu, *Entre deux gorgées de mer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 104 p., 10 $.
Marie-Andrée Michaud, *L'amour dans l'ombre*, Ottawa, le Nordir, 1998, 64 p., 14 $.



POÉSIE
Jocelyne Felx

Les voix nécessaires

Comment l'art peut-il s'engager tout en se préservant comme art ?

IL Y A PLUS DE DEUX DÉCENNIES, la fibre féministe apportait un nouveau souffle à la recherche esthétique. À relire l'ensemble de l'œuvre de France Théoret, nous ne pouvons que tirer des conclusions fortes sur un art qui refuse l'innocence tout en privilégiant la dimension artistique. Dans son dernier recueil, *Une mouche au fond de l'œil*, Théoret interroge la mère castratrice vieillissante et la mutation sociale à travers une négativité qui lui est propre et qui relance de nouvelles interrogations. Pour sa part, Germaine Beaulieu, qui a publié son premier livre en 1977, fait entendre dans son nouveau recueil une voix en syntonie avec l'imagerie lesbienne des années soixante-dix et quatre-vingt. Quant à Marie-André Michaud, elle tente la voix de l'intime sans visée collective.

France Théoret

Germaine Beaulieu

La mère maternée

À la frontière du conscient et de l'inconscient, *Une mouche au fond de l'œil* témoigne des rejets qui animent les pulsions du corps pris dans le réseau de la nature et de la société. Amalgamant autobiographie et fiction, France Théoret scrute la fragilité des êtres face aux rôles sociaux qui leur sont imposés. Refusant le lyrisme, à l'opposé des postmodernes Louise Dupré, Hélène Dorion ou Denise Desautels, elle traque sans pitié les familles unies par le bruit des choses tues.

La première partie du livre gravite autour d'une tentative de communication de la fille avec sa mère. La rigidité morale et hautaine de la mère, ses mimiques émotionnelles, le bouillonnement de ses colères sont traduits par la fille avec un mélange de distance et de connaissance intime. L'usage que le mot fait du corps, entre la schizophrénie et la grâce, est soutenu par une écriture toute de brièveté, à la limite de la sécheresse. Reflétant la dureté de deux amours-propres ennemis, la phrase se contracte et se torture, nouée d'orgueil et de difficulté. Entre les périodes de fièvre, la fille cherche à atteindre le seuil d'une épiphanie plus éloignée, par-delà tout faux sentiment et toute négation. Elle appelle l'innocence originelle contre la voix culturelle, un fonds obscur, maternel et sacré, sorte de pureté des sources, contre l'artifice.

Dans ce texte en prose précis, corporel, mais aussi social et symbolique, l'entremêlement des pulsions et du langage offre une succession de reflets composites qui rappellent d'assez près les hantises de la folie. Les descentes et les montées libératrices, liées à de brusques variations de position — les volontés ne semblant aller au bout que par des détours —, ébranlent la mouche du moi unitaire au fond de l'œil. En certains moments, la pérennité écrase la vivacité du temps, rejet retourné en caresse, et dévore les signes. L'amère médecine du fiel se transmue alors en encens.

Versifiée, la seconde partie d'*Une mouche au fond de l'œil* privilégie la pensée solidaire. Excepté quelques poèmes banals sur la nature, dans cette partie qui lie une certaine cérébralité du verbe à la perception, Théoret plaide contre ce « temps de l'indifférence », de la « tour d'ivoire » et du « pluriel devenu suspect » (p. 57) qui est nôtre. Le oui et le non, la folie et la création, Artaud et Gauvreau, les amies étrangères et la circulation dans la ville nous valent de superbes poèmes qui impriment au langage un certain tour stratégique reflétant ce « féminisme pratique » — le faire et le vivre —, qui caractérise l'œuvre de cette écrivaine majeure qui, depuis *Bloody Mary*, ne cesse de modifier et d'interroger le sens commun de nos mots et de méditer sur les signes distinctifs de notre époque.

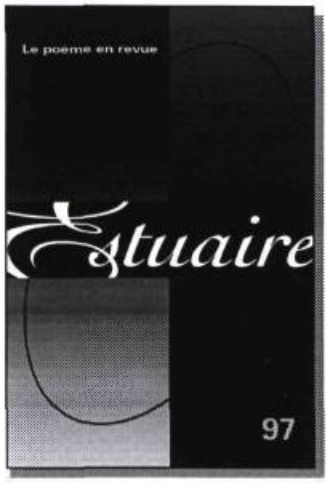
La jouissance déliée

L'eau mène la vie ailleurs, c'est connu. Le rêve et le féminin y prennent leur juste substance. Émule de Sapho pour le lyrisme érotique, Germaine Beaulieu emprunte aussi à la poète grecque ancienne le thème du lesbianisme. Dans son dernier recueil, une imagination utopique métamorphose les données du réel. Walkyries et Amazones des champs de bataille impriment au texte militant et lesbien une dynamique au féminin du début des âges, avant l'ordre phallique et patriarcal, avant la division et la coexistence sociales. En revanche, nymphes et sirènes ouvrent la lecture sur l'infini du rapport à la mer et à l'air.

Entre deux gorgées de mer donne libre cours au désir et à la drague, avec des extravagances rappelant la poésie d'André Roy et de Jean-Paul Daoust. Chez Beaulieu l'image captivante de soi restreint la turbulence dans l'ordre de la production langagière et des rapports symboliques. Saisi au profond de l'ivresse et de la sexualité, le texte est privé de tout trait terrible, d'où son caractère fluide et mobile. De plus, l'auteure projette l'ivresse humaine dans l'ivresse de l'univers stellaire pour la tonalité de l'infini. « Qu'est-ce donc que la vérité sinon un arrêt qui brime ma liberté et mon plaisir de chercher encore et toujours » (p. 94), écrit Beaulieu. La « vie inédite et mutante » (p. 27) s'exprime donc dans une jouissance sans nom et sans culpabilité. Corps et texte, océan et sirène, mer et femme, cantique et amante s'interpénètrent. La dernière partie, intitulée « Cantique des temps forts de la vie et de la mort », où les amantes se

Le poème en revue

Le parti pris des choses



Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 $

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36,81 $ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER	41,41 $ [ ]
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER *(TRANSPORT INCLUS)*	51,76 $ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour dix (10) numéros, au Canada seulement)	73,62 $ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour quinze (15) numéros, au Canada seulement)	103,52 $ [ ]
On peut aussi se procurer la plupart des soixante (60) premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro	9,20 $ [ ]

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

_____

_____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1

joignent et se perdent, spiritualise l'autre femme au loin. Ce dernier poème sur l'absence prend d'ailleurs le cantique biblique comme repoussoir, mais sans valeur transgressive. Le thème de l'eau s'y associe à la forme du verset qui donne de l'amplitude au rythme.

La structure de ce livre lui fait gagner du rythme et de la portée. Mais il eût pu se ramasser, s'épurer en gagnant de la force. Comme il est dommage enfin que la poète limite à un sens de surface des thèmes tels le centre, l'amazone, l'exploréenne, la mutante, la spirale, pour lesquels Nicole Brossard nous a habitués à des avancées plus audacieuses !

L'amour et l'abandon

Le mystère est toujours et en même temps le mystère de la procréation et de la mort. Procréation et mort assument deux aspects d'une limite par rapport à la jouissance et au rejet. Ainsi, le premier livre de Marie-Andrée Michaud est une occasion de joie et d'enfantement à l'intérieur du conflit amoureux. *L'amour dans l'ombre* aurait pu aisément sombrer dans le psychologisme et le réalisme, et voilà qu'il nous fait plutôt entendre une voix qui exprime finement le paradoxe des tensions amoureuses. Michaud y dit le « servage » de l'amour qu'évoquaient jadis Louise Labé et la *Religieuse portugaise* dans des élégies et des lettres.

Les cinq parties d'inégales longueurs sur la décontenance du tourment amoureux résonnent à des octaves différents. Prologue et épilogue aux sentiments sublimés se font pendant ; les parties intitulées « Les trois fils d'or » et « Trois histoires d'errance », plus décentrées, s'interpellent. La partie centrale « Toi », subdivisée en trois sections, s'adresse à l'homme. Cette composition tripartite souligne les dimensions sexuelle, cosmique et spirituelle de l'amour. Elle reflète aussi un certain ton lyrique qui, çà et là, suggère l'érotisme des extases amoureuses. En revanche, les phrases et les paragraphes détachés, le ton anecdotique de certains passages, et la composition étudiée, communiquent un ton moderniste au propos. L'amoureux en fuite, sans doute le dédicataire du livre, porteur « du grand dérangement », nous paraît un homme brisé, impuissant à répondre à l'amour. (Traduit-il la masculinité tourmentée de l'homme moderne en rupture avec le fils-héros des épopées païennes ou chrétiennes ?)

Les métaphores sacrées (mystère, être premier, prêtresse, cendres, encens, embrasement, état de grâce, repentir, etc.) ne détonnent pas dans cette lettre qui ne dresse aucun acte d'accusation. Au fond, Michaud ne désintègre pas le langage ni ne se soucie d'être originale. On peut discuter çà et là de la simplicité prosaïque de plusieurs fragments, mais non de la sève qui se fait jour à travers ces pages, dont l'accent vient du fond de l'âme. La femme seule chante plus haut que les épreuves dans l'errance et dans la progression de la marche.